

Dans les retailles

Camille Readman Prud'homme

Numéro 154, été 2017

Mais l'ennui nous prend parfois par surprise, comme une mélancolie, le retour de cet antique amour du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Readman Prud'homme, C. (2017). Dans les retailles. *Moebius*, (154), 49–51.

DANS LES RETAILLES

Camille Readman Prud'homme

parfois, à force de ne pas être racontées, certaines choses s'éloignent et se transforment en secrets involontaires. tu te retrouves alors avec des fragments de ta vie ou de celles des autres qui ne sont ni graves ni importants, mais simplement disjoints. tu te retrouves avec des endroits de toi que tu ne fréquentes plus, avec ce que tu as appris et dont tu te souviens toujours. tu te retrouves avec le nom des capitales du monde que tu avais mémorisé avec passion pendant des mois, avec les répliques d'un film que tu connais par cœur, avec la langue des charpentes et des outils que ton frère t'a montrée. tu te retrouves avec des gammes de piano, des codes de fruits et légumes, avec quelques mots d'allemand et plusieurs d'espagnol. tu te retrouves avec toutes sortes de souvenirs qui sont aussi de possibles collisions, et parfois en flânant parmi eux tu penses que tu ressembles à un garage, tu entroposes dans ta tête ce qui est hors d'usage, et tes connaissances deviennent aussi inutiles que les décorations de Noël au mois de mars.

souvent quand tu penses à ton enfance se dessine une plaine, une clairière, non parce que tu as grandi dans l'herbe mais parce que tu te trouvais alors dans un espace dégagé où il n'y avait encore rien d'accidenté. il y avait la coulée des jours et peut-être l'ennui; il y avait les hauteurs inaccessibles – comptoirs, four, table, fenêtres – et la proximité de ce qui tombe; il y avait le sentiment de forêt qui te prenait quand tu te trouvais dans des rassemblements d'adultes et que leurs jambes comme des arbres couvraient ton horizon; il y avait le choix entre dessiner et regarder des émissions, mais il n'y avait pas encore le risque des décisions déterminantes. tu n'avais pas à expliquer tes retournements, car tu n'en connaissais alors aucun, mais plus tard tu as dû choisir une direction, quelquefois tu es allée vers des lieux et tu t'es aperçu qu'ils n'étaient pas pour toi, et aujourd'hui quand tu rencontres des gens que tu ne connais plus tu ne sais pas comment t'y prendre, tu te retrouves face à tes abandons et tes regrets, il te faudrait te résumer, mais cela te comprime, alors tu parles plutôt par fragments, tu dis ce que tu as fait hier ou aujourd'hui et l'année dernière s'évapore.

parfois aussi tu aperçois les écarts des autres, mais c'est alors une tout autre chose, les justifications se transforment en étonnements. tu te rappelles le jour où tu as appris qu'une de tes collègues avait été championne d'escrime et qu'une nuit elle avait décidé de tout arrêter, tu te souviens de l'après-midi où un ami t'a confié que pendant sa jeunesse il avait été gros et que cela l'avait empêché d'être tranquille, et souvent te revient le moment où une personne dont l'assurance t'intimidait t'a révélé qu'elle était en fait rongée par l'angoisse. tu te souviens aussi de ce que tu as su par déduction, tu revois les savoir-faire qui t'ont indiqué d'anciennes passions : la maîtrise de nœuds complexes qui t'a dévoilé les années de scoutisme d'une amie, la connaissance des prières qui t'a révélé la foi révolue de ta tante. tu te souviens de toutes les fois où l'image que tu te faisais de quelqu'un a changé, car à tous les coups les gens te sont apparus plus vastes et aussi plus denses que tu ne le croyais.